Réponse à la neuvième question : Quel est le livre de la sainte Écriture où Dieu n'est pas nommé ?

Quatorze concurrents affirment que la solution est le livre du Cantique des Cantiques. Ils ont raison.

Tout au moins si on le lit dans la Vulgate (mais c'est la référence de l'Église et du présent concours), car dans la version hébraïque, le nom de Dieu apparaît en VIII, 6. Là où la Vulgate dit : Ses lampes sont des lampes de feu et de flamme, l'hébreu porte : Ses ardeurs sont des ardeurs de feu, des flammes de Dieu.

NéoAthanase a proposé le livre d'Esther, mais cette solution n'est pas recevable. Elle le serait si l'on s'en tenait au texte massorétique, qui s'arrête à X, 3, et qui donc omet X, 4 – XVI, 24 où le nom de Dieu paraît souvent (X, 4 ; X, 10 ; X, 11 ; XI, 10 ; XI, 12 ; XIII, 14 ; XIII, 15 ; XIV, 3 etc.). Mais le texte de référence est celui de la Vulgate.

Je ne résiste pas au plaisir de vous recopier ci-dessous l'introduction du Cantique des Cantiques par Dom de Monléon (NEL Paris 1969). Tout son livre est pure merveille, et l'introduction met l'eau à la bouche, tout en étant fort instructive.

Le secrétaire content de content

« Celui qui ne sait pas le grec, ne comprend pas quelqu'un qui parle grec : celui qui n'aime pas, ne comprend pas le langage de l'amour ». (Saint Bernard, *Traité de la Charité*)

Le Cantique des cantiques peut être considéré comme le chef-d'œuvre de la littérature universelle. C'est un dialogue d'amour d'une fraîcheur, d'une délicatesse, d'une originalité incomparables Aucun esprit cultivé, croyant ou incroyant, ne saurait rester insensible au charme mystérieux qui se dégage de cette pièce unique en son genre. Il y a dans l'Écriture bien d'autres cantiques d'une grande beauté : celui, par exemple, que composa Moïse après le passage de la Mer Rouge, celui des trois enfants dans la fournaise, celui de Debora après sa victoire sur les Chananéens, etc. Tous expriment avec chaleur la reconnaissance du peuple saint à Dieu pour quelque bienfait signalé, Mais celui que la tradition attribue à Salomon les surpasse tous par la ferveur d'amour dont il est traversé. Les Juifs l'ont appelé *Cantique des cantiques*, parce que ce superlatif, en leur langue, exprime la transcendance : ainsi le lieu le plus saint du Temple était appelé le « Saint des saints » ; le Messie devait être *le roi des rois* et *le seigneur des seigneurs*, etc. Dans leur liturgie, ils réservaient l'usage do ce joyau littéraire pour la solennité des solennités, la fête de Pâques. Et cependant, chose extraordinaire, rien ne ressemble moins à une prière que ce poème d'amour. Dieu n'y paraît pas, il n'y est pas nommé une seule fois ; par contre, on y parle avec une liberté quelque peu gênante de baisers, de mamelles, de joues, de cuisses, de nombril, et autres choses qui ont coutume d'offenser les oreilles pies.

Pour expliquer cette apparente incohérence, il convient de rappeler d'abord quelques principes d'exégèse, aujourd'hui complètement ignorés ou méconnus, et qui sont cependant indispensables à l'intelligence des Livres Saints.

1. — Il y a dans la Bible, sous-jacent à la signification littérale du texte, un sens dit spirituel ou mystique. « Jamais, dit saint Grégoire, les paroles de ce Livre divin ne pourraient être conservées avec tant de vénération jusqu'à la fin du monde, si elles n'étaient pleines d'une signification mystique. » C'est cette signification qui nous initie aux réalités de l'ordre surnaturel, nous aide à pénétrer les mystères fondamentaux de la religion, affine en nous la connaissance du bien et du mal, et stimule en nos âmes le désir de la vie éternelle. Cependant, par exception à la règle générale, il n'y a pas de sens littéral dans le *Cantique des Cantiques.* Il faut entrer d'emblée dans le sens spirituel. Nous développerons ce point un peu plus loin.

2. — Le sens spirituel n'est en aucune façon le fruit de l'imagination des Pères de l'Église, comme on le croit et l'écrit trop souvent. Il dépasse la capacité de la raison humaine, il ressortit à la révélation, il est l'œuvre du Saint-Esprit. Il fut enseigné aux Apôtres, d'abord par Notre-Seigneur, lorsqu'après sa Résurrection il leur *ouvrit l'esprit, pour qu'ils comprissent les Écritures,* et confirmé ensuite à la Pentecôte, quand ils reçurent le don d'intelligence. Précieusement conservé par tradition orale durant les premiers siècles, il fut consigné peu à peu dans les écrits des Pères de l'Église, et c'est là l'unique source où nous pouvons le trouver. Rien n'est aussi insensé que de prétendre l'expliquer sans recourir à eux. « Si toute science, pour ordinaire et facile qu'elle soit, dit saint Augustin, ne peut s'acquérir sans l'assistance d'un maître qui la possède, quoi de plus orgueilleusement téméraire que de ne pas vouloir connaître les Livres des divins mystères par les enseignements de ceux qui ont qualité pour les interpréter, et de condamner ceux-ci sans les connaître ? »

3. — Les prédicateurs et les pasteurs d'âmes ont le devoir de l'exposer aux fidèles, avec mesure et prudence sans doute, mais avec foi. Car *la lettre tue et c'est l'esprit qui vivifie*. Sans lui, de nombreux passages des Livres Saints sont absolument insipides, inintelligibles, ou même scandaleux. Le *Cantique* nous en fournit des exemples à foison.

4. — Mais la doctrine des Pères de l'Église elle-même a besoin d'être accommodée aux intelligences de notre temps. « Si je voulais faire entendre l'exposition des Écritures dans l'ordre et le langage employé par les Saints Pères, disait déjà saint Césaire d'Arles, l'aliment de la doctrine ne pourrait parvenir qu'à quelques savants, et le reste du peuple, la multitude resterait affamée. » C'est ce que nous avons essayé de faire dans le présent ouvrage.

Dans la préface de son commentaire sur le Cantique, le R.P. Buzy prévient ses lecteurs qu'il ne prétend pas leur offrir un livre de piété, mais un livre de science. Le traité que l'on va lire s'efforce, au contraire, de répondre à un désir récemment exprimé par Sa Sainteté Paul VI, de voir les religieux de Notre Ordre travailler au bien de l'Église en publiant « quelques bons ouvrages qui puissent nourrir de façon complète et solide la piété catholique ». Laissant de côté toute contestation textuelle, nous avons pris pour base la version officielle de l'Église, la Vulgate de saint Jérôme, la seule qui soit garantie contre toute erreur et qui, par la qualité de son style, par l'onction dont elle est pénétrée, par la connaturalité que les siècles lui ont donnée avec l'âme chrétienne, reste l'expression la plus sûre, la plus authentique de la Révélation. Nous la suivrons verset par verset, en demandant aux Pères et aux Maîtres de la science mystique la signification des figures étranges qu'elle fait défiler sous nos yeux. Car que sert de répéter indéfiniment, aux Vêpres des Vierges : *Je suis noire, mais je suis belle,* si personne ne nous explique jamais ce que cela veut dire ? Pourquoi l'Épouse se plaint-elle d'avoir été *décolorée par le soleil* ? Pourquoi est-elle assimilée tour à tour à une colombe, à une jument, à une biche, à une tourterelle ?

Pourquoi compare-t-elle l'Époux à un pommier ? Sont-ce là des images vides de sens, et doit-on se garder d'y chercher autre chose que de la poésie pure, comme certains auteurs nous l'affirment avec une dédaigneuse insistance ? Devrons-nous, coûte que coûte, nous extasier devant cette « poésie pure », quand nous entendons l'Époux dire de la Bien-Aimée, que son ombilic ressemble à une coupe arrondie, son ventre à un tas de blé, ses yeux à une piscine, et son nez à une tour dressée contre Damas ? De toute évidence, la grossièreté même de ces figures nous oblige impérieusement à les briser comme la coque d'une noix, pour trouver à l'intérieur le fruit dont l'âme intérieure fera sa nourriture.

Par exception à la première des règles que nous avons énoncées plus haut, il n'y a pas à chercher – nous l'avons dit – de sens littéral dans le Cantique : il faut l'aborder d'emblée sur le plan spirituel. Comment en effet un poème qui rapporte d'une manière aussi crue les amours d'un homme et d'une femme pourrait-il être l'œuvre du Saint-Esprit ? Comment admettre que l'on ait admis dans le Saint des Saints ce roman bucolique sans grandeur, où l'on entend une fiancée violemment éprise nous entretenir des charmes de son futur époux, de sa beauté, de la peine que lui cause son absence, du désir qu'elle a de le revoir à tout prix ? Éplorée, elle se met à sa recherche, bat le pavé toute la nuit, finit par retrouver le jeune homme : alors, elle l'étreint, elle l'embrasse, elle l'entraîne vers sa maison ; mais tandis qu'elle croit le tenir enfin, lui s'échappe à nouveau. Elle n'a d'autre ressource que de confier sa détresse à ses amies, en les conjurant de l'aider à retrouver celui sans lequel elle ne peut plus vivre.

Beaucoup de commentateurs cependant se sont évertués à trouver un fond historique à cette aventure banale, où l'on chercherait vainement un trait chevaleresque. Les uns ont voulu y voir un chant d'amour composé par Salomon, à l'occasion de son mariage, soit avec Abisag, soit avec la fille du Pharaon, soit avec une jeune vigneronne qu'il aurait enlevée de son village ; d'autres le tiennent pour une anthologie de pièces de circonstance, destinées à égayer les repas de noces. Aucune de ces hypothèses ne mérite qu'on s'y arrête un instant. La tradition juive est aussi ferme que la tradition catholique sur ce point. « Celui, disait le Talmud, qui, lisant un verset du Cantique, le considère comme un chant érotique, amène le malheur sur le monde. Ce poème cache en effet sous un quadruple voile les mystères les plus importants qu'il y eut jamais. Ainsi les Saints d'Israël ont-ils prononcé l'anathème contre les audacieux qui portent une main sacrilège sur ces voiles en en parlant trop librement. »

Et le Rabbin Aben Ezra dit à son tour : « Dieu nous préserve de penser qu'il s'agit dans le *Cantique* d'un amour charnel : tout y est dit en figure. Si ce poème n'était pas d'une très haute dignité, il n'aurait pas été inscrit dans le canon des Saints Livres : et sur ce point, il n'y a aucune discussion (possible) »

Les Hébreux voyaient en lui l'image de l'union indissoluble conclue au Sinaï par Dieu avec leur nation, élevée au rang d'épouse. La tradition catholique a suivi la même voie, mais en substituant l'Église à la Synagogue. C'est ainsi que l'a interprété Origène, dans un Commentaire où, au dire de saint Jérôme, l'illustre Alexandrin s'est surpassé lui-même. Cette opinion a été adoptée communément par les auteurs postérieurs. Cependant à partir du Moyen Âge ils ont attribué plus spécialement le rôle de l'Époux à Jésus-Christ Notre Seigneur, qui est souvent nommé ainsi dans le Nouveau Testament. En effet, bien que les trois Personnes de la Très Sainte Trinité puissent revendiquer ce titre en raison de leur union avec l'esprit de l'homme, il revient d'une manière plus appropriée à la seconde, en raison de la chair toute semblable à la nôtre dont elle s'est revêtue.

De plus, ces auteurs y ont vu plus particulièrement l'expression de l'amour du Sauveur pour la Très Sainte Vierge, et pour chacune des âmes qu'il a admises dans son intimité. On peut donc dire à leur suite qu'il y a dans le rôle d'épouse trois personnages superposés : la Très Sainte Vierge (*sponsa singularis*) – l'Église universelle (*sponsa universalis*) – toute âme contemplative (*sponsa particularis*).

Si l'on parle librement dans ce livre de choses qui nous semblent heurter les convenances, c'est justement pour nous montrer que tout est pur pour ceux qui sont purs. Dans la création telle qu'elle sortit des mains de Dieu aux premiers jours du monde, régnait une innocence parfaite et sans l'ombre la plus légère. Adam et Ève vivaient nus, et ils n'en rougissaient point. L'âme qui aborde le *Cantique* avec le respect dû aux choses saintes n'a rien à craindre en le lisant. Au contraire celle qui se met à le lire, sans assécher ce fond d'impureté que le péché originel a déposé en nous, ne peut qu'y trouver matière à des pensées grossières et bassement sensuelles. C'est pourquoi Dieu disait à Moïse : *Si une bête touche la montagne, qu'elle soit lapidée*, la montagne désignant ici la Sainte Écriture, et la bête l'homme charnel.

Le *Cantique,* disaient les Pères, paraît tout ce qu'il y a de plus charnel (*carnalissimus*) à celui qui n'en a pas l'intelligence ; tandis qu'il est, en réalité, tout ce qu'il y a de plus spirituel (*spiritualissiinus*).

Mais pourquoi le Saint-Esprit a-t-il employé ce moyen étrange et quelque peu déroutant, pour nous parler de l'amour de Dieu ? Afin de nous faire comprendre qu'il n'y a qu'un amour, comme disait le Père Lacordaire. Trop de personnes sont portées à croire que l'*Amour* véritable est celui qui règne entre deux êtres violemment épris l'un de l'autre, et à ne voir dans l'amour de Dieu qu'une vague similitude avec celui-là, une attitude de profond respect, de haute estime, d'obéissance inconditionnée, mais dans laquelle ne brûle rien de violent, rien qui ressemble à une passion. Il faut savoir au contraire qu'il n'y a pas de différence substantielle entre l'ardeur avec laquelle nous devons rechercher Dieu, et celle qui porte l'une vers l'autre deux créatures qui s'aiment. Toute carnalité mise à part, on peut dire que les Séraphins eux-mêmes et les Chérubins aiment Dieu, comme une amante aime son amant. La persévérance de l'Épouse du *Cantique*, le caractère exclusif, passionné, totalitaire de son besoin du Bien-Aimé nous montre comment Dieu veut être poursuivi. C'est ainsi qu'ont agi les grands mystiques, et rien ne nous aide mieux à comprendre la ligne générale du *Cantique* que les écrits de sainte Thérèse d'Avila. Mais en contrepartie ce poème nous révèle avec quelle tendresse, quelle attention, quelle sollicitude, Dieu suit l'âme qui le cherche résolument. Son indifférence n'est qu'apparente, ses dérobades sont des feintes. Il est là toujours, invisible, mais présent, *derrière le treillis*, ne perdant pas un geste, un soupir de son élue ; jouissant délicieusement de sa fidélité, de sa persévérance, de son obstination et attendant lui-même avec impatience le moment où il pourra s'unir à elle. Puisse la lecture de ce commentaire inciter tous ceux qui l'abordent avec foi à mieux comprendre la plénitude du sens de ce mot Dieu est amour, et à s'engager dans la recherche de l'Unique nécessaire avec toute la générosité dont leur cœur est capable.